

Le *e-book*, cheval de Troie du texte numérique

Jean-Baptiste de Vathaire

Mars 2000. La *e-book mania* envahit la France. Le « village *e-book* » organisé au Salon du livre de Paris ne désemplit pas. Quotidiens, magazines, journaux télévisés dévoilent au grand public ces « ardoises magiques » censées révolutionner nos pratiques de lecture. En France peut-être plus qu'ailleurs, le terme « livre électronique » fait recette : en deux mots, il rassemble deux mondes traditionnellement opposés – la culture et la technique, le matériel et le virtuel, le passé et le futur. Voir des enfants manipuler un *Rocket e-book* comme un *Game boy*, parcourir les *Fables* de La Fontaine avec la même aisance et la même concentration que les écrans d'un jeu d'arcade, voilà certes de quoi susciter l'enthousiasme au pays de l'« exception culturelle ». Et puis, cerise sur le gâteau, une des machines présentées au Salon est française : le *e-book* de la société Cytale tient la dragée haute aux produits américains et présente les titres de plusieurs grands éditeurs parisiens.

Bien sûr, la curiosité et l'intérêt s'accompagnent le plus souvent de commentaires rassurants sur la pérennité du livre traditionnel, sur le grain du papier qu'on effleure et l'arôme de l'encre imprimée. La conclusion s'impose comme une évidence : ceci ne tuera pas cela. Le *e-book* vient simplement étendre l'offre des supports de lecture. Ses applications sont limitées à des fonctions précises : transport facile d'une documentation abondante pour le professionnel, accès rapide à une nouveauté pour un expatrié, nouvelles possibilités de lecture pour un malvoyant, etc.

Par ailleurs, pour les spécialistes du texte numérique – écrivains sur le web, éditeurs d'hypertextes, universitaires –, les premiers *e-books* présentent peu d'innovations attrayantes. Ils apparaissent au contraire comme une simple transposition électronique du livre papier, dont ils reproduisent à peu près le découpage et la linéarité. Par rapport à l'ordinateur et à l'internet, le lecteur y perd l'inventivité des créations multimédias, l'accès instantané à une quantité illimitée de textes en ligne, et une bonne part d'interactivité. Tout se passe comme si, débordés par la libre profusion de textes, d'images et de sons interconnectés à laquelle l'internet donne lieu, les éditeurs cherchaient à reprendre le contrôle sur l'écriture électronique en organisant une distribution verrouillée des œuvres numériques.

A l'heure où les premières machines sont commercialisées en France, la question se pose donc : le *e-book* est-il seulement un « joujou technologique », simple « jalon sur le chemin du virtuel » permettant aux éditeurs « d'acquérir un savoir-faire, d'investir en image et de prendre position sur un marché en plein bouleversement » [NOI 00] ? Ou deviendra-t-il une véritable « machine littéraire » – pour reprendre le titre de l'ouvrage de Ted Nelson [NEL 81] –, support d'une nouvelle façon de lire et d'écrire ?

Du e-publishing..

Pour tenter d'apprécier vers où va le *e-book*, il est indispensable de comprendre d'où il vient. Jusqu'à présent, l'utilisation littéraire de l'informatique pouvait être grossièrement divisée en deux directions de recherche :

- l'exploitation de la puissance de calcul de l'ordinateur pour analyser, décomposer, indexer des contenus textuels. C'est le domaine de la critique littéraire, de la recherche linguistique, voire des sciences cognitives ;
- l'exploration des caractéristiques propres de l'ordinateur et du texte numérique : mobilité, interactivité, générativité. C'est le domaine de la création littéraire ou des sciences de l'éducation. Depuis plus de trente ans, cette exploration s'est faite sous la bannière de l'hypertexte, que le créateur de ce terme décrivait ainsi :

« Par "hypertexte", je veux parler d'une écriture non séquentielle – un texte qui se ramifie et permet des choix au lecteur, lu de préférence sur un écran interactif. Pour simplifier, c'est une série de morceaux de textes connectés par des liens qui offrent au lecteur différents itinéraires. » [NEL 81]

Le *e-book* – tel qu'il se présente aujourd'hui, en tout cas – ne paraît s'inscrire dans aucune de ces deux traditions. Il n'est pas un outil d'étude et de traitement des textes, mais tout simplement de lecture. Il n'est pas non

plus un « hyperbook » : les œuvres qu'il propose sont presque toutes structurées de façon linéaire – à part quelques liens fonctionnels sur un sommaire ou vers des notes – et se différencient peu de leur version imprimée.

Le préfixe « e- » désigne plutôt une autre référence, celle des *e-mail*, du *e-commerce*, du *e-trading* : le World Wide Web, et le type de communication qu'il autorise – instantanéité, dématérialisation, suppression des distances, coûts de distribution minimes. Cette dimension est particulièrement présente dans le premier sens du mot aux Etats-Unis : avant le contenant – la machine support de lecture –, *e-book* désigne le contenu : le livre électronique en tant qu'œuvre de l'esprit. Plus précisément, le livre dans sa version électronique, avant qu'il soit envoyé à un imprimeur ou à un reprographe, lorsqu'il peut encore être distribué quasi gratuitement sur l'internet pour être lu sur un écran ou édité par le lecteur sur son imprimante de bureau. Depuis quelques années, le *e-publishing* a pris un essor notable outre-Atlantique : de nombreux sites internet – *epulp.com*, *fictionworks.com*, *ebookcity.com*, *peanutpress.com*, *bookmice.com*, *netlibrary...* – offrent des ouvrages à télécharger pour un prix en général notablement inférieur à celui de la version papier, si celle-ci existe. D'autres sites, comme *fatbrain.com* ou *booklocker.com*, proposent à des auteurs n'ayant pas trouvé d'éditeurs de commercialiser eux-mêmes leurs œuvres, par le biais du net : moyennant une marge de distribution allant de 30 à 60 %, ils reçoivent les fichiers, les indexent dans leur base d'ouvrages et fournissent l'infrastructure de paiement sécurisé qui permet aux lecteurs de régler par carte de crédit le téléchargement de ces livres électroniques.

De l'édition électronique de best-sellers – comme l'ouvrage de Stephen King *Riding the bullet*, distribué en 48 h à plus de 400 000 exemplaires – à l'édition à compte d'auteur sur l'internet, le monde du *e-publishing* manifeste un faible intérêt pour les potentialités spécifiques du texte numérique. Il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle façon d'écrire, mais principalement d'utiliser un nouveau média pour diffuser une écriture inchangée. A titre d'exemple, on peut comparer les œuvres distribuées par deux maisons d'édition numérique. La première, Eastgate, est depuis plus de 20 ans aux Etats-Unis le fer de lance de l'hypertexte. Elle rassemble des auteurs menant une recherche théorique et pratique sur l'écriture électronique. Les œuvres sont distribuées principalement sous forme de cédéroms ou de disquettes. La seconde maison est 00h00.com, pionnière en France de l'édition en ligne et principale organisatrice du « village *e-book* » lors du Salon du livre 2000. Fondée en mai 1998 par des transfuges de Flammarion, elle distribue sur

l'internet des titres du répertoire classique et des œuvres contemporaines. Entre les hyperdocuments d'Eastgate et les *e-books* de 00h00, on peut tracer les oppositions suivantes.

Eastgate – Hyperdocument	00h00 – Livre électronique
Volonté de rupture par rapport au texte imprimé : impossible de le lire en version papier, car lecture essentiellement non linéaire.	Egalement disponible en version papier. Liens hypertextes fonctionnels, mais lecture essentiellement linéaire (à l'exception des quelques titres de la collection « 2003 »).
S'inscrit principalement dans une optique de recherche sur l'écriture et la lecture, qui remet en cause la division entre auteur-producteur et lecteur-consommateur.	S'inscrit plutôt dans une logique économique : suppression des coûts d'impression et de transport, possibilité d'éditer des ouvrages pour un public restreint, possibilité de mises à jour à moindre coût...
Inclut son propre outil de lecture : même si des contraintes logicielles peuvent exister, l'auteur est responsable du rendu graphique et typographique, ainsi que du niveau d'hypertextualité et d'interactivité de son œuvre.	Est téléchargeable sous plusieurs formats : Word, PDF, HTML, Rocket-ebook, etc. Les possibilités d'accès non linéaire et d'interactivité sont souvent restreintes au plus petit dénominateur commun entre les logiciels de lecture associés à ces formats.
La dimension multimédia est souvent présente : images cliquables, effets sonores, animations...	Pour la raison évoquée ci-dessus, dimension multimédia très faible.

... au *e-book*

Mais il serait prématuré de conclure de cette brève évocation du *e-publishing* que le *e-book* ne présente aucun intérêt littéraire et se trouve condamné à rester un gadget pour technobranchés. D'une part, parce que, comme on le verra plus loin, ce « liseur électronique » possède des ressources encore peu exploitées, qui peuvent faire évoluer de façon profonde nos pratiques de lecture et d'écriture. Ensuite, parce que les *e-books* ouvrent pour la première fois le texte électronique au grand public, et que les effets de cette ouverture seront sans doute considérables.

Commençons donc par un rapide point sur l'état de l'art. Et tout d'abord, par une précision terminologique : comme on l'a vu plus haut, *e-book* désigne aux Etats-Unis aussi bien l'œuvre diffusée sur support électronique que ce support lui-même. Le terme est également étendu aux logiciels de lecture et/ou de diffusion des textes électroniques, comme le *Glassbook Reader* ou *Microsoft Reader*, qui fonctionnent sur micro-ordinateurs ou sur *organizers*. Il

en résulte une certaine confusion. En France, *e-book* a naturellement été adopté pour les « ardoises magiques » et, en attendant qu'un équivalent français lui soit trouvé, on emploiera ce terme pour désigner le support matériel, et « livre électronique » pour désigner les œuvres numériques qu'il peut contenir.

Dans cette acception restreinte, le *e-book* est donc un dispositif logiciel et matériel de distribution et de lecture de textes électroniques. Il est portable, autonome, connectable à l'internet pour le téléchargement des ouvrages. D'un format sensiblement égal à celui d'un livre, il est composé d'un écran tactile et de quelques boutons fonctionnels, et peut conserver en mémoire plusieurs milliers de pages.

Le tableau des pages 80 et 81 présente les principales caractéristiques des *e-books* commercialisés en France et aux États-Unis à ce jour, ou prochainement disponibles.

Pour ce qui concerne plus spécifiquement le marché français, voici donc les principales forces en présence :

- le *Cytale*, fabriqué et commercialisé par la société française éponyme. Ses caractéristiques en font une machine haut de gamme. L'accent est mis sur le confort de lecture. Trois publics sont visés : les malvoyants (possibilités de multiplier les styles et tailles de caractères), les expatriés et les gros lecteurs. Les contrats signés avec les éditeurs portent principalement sur des œuvres de littérature générale et des essais ;

- le *Softbook*, fabriqué et commercialisé par Thomson Multimédia. Son grand format et sa bonne qualité d'écran le positionnent comme un outil pour étudiants et professionnels ;

- le *Rocket e-book*, également fabriqué par Thomson Multimédia. Son petit format, son écran de qualité modeste et son prix en font un produit grand public. Il est destiné en priorité à la littérature générale.

Ces deux dernières machines font l'objet d'un lancement important de la part de Thomson : plusieurs centaines de milliers d'exemplaires seraient mis en vente sur le marché européen d'ici Noël.

	Rocket e-book*	Softbook*	Cytale	eBookman**	Everybook Journal
Fabricant	Nuvomedia Gemstar-Thomson Multimédia	Softbook Press Gemstar-Thomson Multimédia	Cytale S.A.	Franklin	Everybook Inc.
Dimensions	12 x 18 cm	20 x 27 cm	19 x 21 cm	12 x 17 cm	22 x 30 cm
Poids	600 g	1,3 kg	900 g	N.C.	2 kg
Type de l'écran	Tactile LCD niveaux de gris	Tactile LCD niveaux de gris Couleurs	Tactile LCD couleurs à matrice active, 100 x 100 dpi	Tactile 8 niveaux de gris, non rétroéclairé dans le 1 ^{er} modèle.	2 écrans tactiles LCD 16 millions de couleurs
Dimensions de l'écran	7,6 x 11,4 cm	14 x 20 cm	15 x 18 cm	N.C.	20 x 28 cm chacun
Mémoire	env. 4 000 pages	env. 5 000 pages	env. 15 000 pages	à partir d'env. 4 000 pages	env. 500 000 pages
Autonomie	30 h	5 h	Batterie amovible 5 h	N.C.	N.C.
Accessoires	Styilet	Styilet	Styilet, haut-parleur	Styilet, haut-parleur pour écouter les livres audios, microphone	Styilet
Archivage	Sur PC ou Mac Sur « bibliothèque virtuelle »	Sur « bibliothèque virtuelle »	Sur lecteur-enregistreur de cartes PCMCIA ou sur « bibliothèque virtuelle »	Sur PC ou Mac	Sur lecteur-enregistreur de cartes PCMCIA ou sur « bibliothèque virtuelle »
Modem intégré	Non Oui	Oui	Oui	Oui	Oui

Dictionnaire ?	Oui	Oui	Oui	Non	Oui + Thésaurus + bible
Annotations possibles ?	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Confort visuel	Rotation de la page, 2 tailles de caractères	2 tailles de caractères, réglage de la luminosité	Plusieurs tailles et polices de caractères, réglage de la luminosité, rotation de la page		Qualité d'écran élevée
Format de fichiers	Propriétaire (compatible HTML) Open e-book	Propriétaire (compatible HTML) Open e-book	Open e-book	.LIT (Microsoft Reader), Open e-book (?)	Adobe PDF
Disponibilité	Automne 1999 (USA) octobre 2000	Automne 1999 (USA) octobre 2000	France : octobre 2000	Automne 2000	4 ^e trimestre 2000 (USA)
Prix	env. 1 500 F	env. 5 700 F	env. 3 500 F	de 900 à 1 500 F env.	env. 13 000 F

* Pour les colonnes Rocket e-book et Softbook, la barre verticale « | » distingue les données concernant les premières versions de ces machines de celles qui concernent les secondes versions, fabriquées pour Gemstar (qui a racheté Nuvomedia et Softbook Press en janvier 2000) par Thomson Multimédia.

** Même si certaines caractéristiques du eBookman le rapproche des *organizers* (agenda, carnet de notes, enregistreur de messages audios, etc.), son fort positionnement dans le domaine du livre et son fabricant (Franklin a été un des gros distributeur du Rocket e-book et fait partie de l' « Open e-book initiative ») justifient sa présence dans ce tableau.

NB : Pour les machines non encore commercialisées à l'heure où ces lignes sont écrites, les caractéristiques sont celles annoncées par les fabricants.

L'« effet diligence »

Cette fin d'année 2000 marque donc le lancement à assez grande échelle du *e-book* en France, et certaines conditions semblent réunies pour que ce lancement soit un succès.

Tout d'abord, l'accueil globalement favorable du monde de l'édition. En général méfiant vis-à-vis du numérique, les éditeurs ont été rassurés par les conditions de distribution proposées par la plupart des fabricants :

- cryptage des textes personnalisé pour chaque machine, de façon à empêcher les copies de fichiers et les transferts non autorisés vers un ordinateur ;
- contrats de distribution non exclusifs et impliquant un faible engagement financier ;
- maîtrise par l'éditeur de sa politique éditoriale, du choix des fournisseurs pour la composition ou la conversion des fichiers, du prix de vente des ouvrages.

En somme, par rapport au monde de l'internet « ouvert », porteur d'une communication non médiatisée et non régulée, où l'éditeur peut se trouver vite hors-jeu, le *e-book* apparaît comme une bouée de sauvetage. Il préserve en effet l'essentiel de la filière de l'édition, jouant juste le rôle d'un nouveau support de distribution.

Par ailleurs, le *e-book* est également bien accueilli par les lecteurs. Ayant eu l'occasion de présenter durant plusieurs journées la machine de Cytale lors d'un salon grand public, nous avons pu constater l'approche résolument pragmatique des visiteurs vis-à-vis de ce nouveau média. Leur attention était particulièrement tournée vers la lisibilité de l'écran, sa maniabilité, son poids, et la simplicité d'utilisation des fonctions proposées. Sans nier les avantages du livre papier en termes de confort, de souplesse d'utilisation et de pérennité, les utilisateurs potentiels se sont souvent déclarés prêts à pratiquer la lecture sur ce support, pour l'accessibilité immédiate qu'il offre à une grande quantité de textes.

Par-dessus tout, les lecteurs retrouvent dans les *e-books* les repères qui les guident lors de la lecture d'un ouvrage papier. Outre les dimensions de la machine, le découpage en pages à l'instar du *codex* et la structure des textes principalement linéaire, un grand nombre de fonctions et d'attributs des *e-books* visent à imiter le livre imprimé et le type de lecture qu'il suscite : foliotation des pages, titres courants, typographie et mise en page semblables à celle de l'édition traditionnelle, signets sous la forme de pages cornées ou de marque-pages, possibilité de surligner un passage ou de placer une annotation marginale, etc. C'est ce que Régis Debray appelle

l'« effet diligence » [DEB 00], en référence aux premiers wagons de chemins de fer, fabriqués en forme de diligence : pour se développer dans un milieu donné, tout nouveau média doit reproduire les attributs des médias préexistants, qui seuls donnent, pour ce milieu culturel, un sens à ses caractéristiques techniques. En se référant explicitement à une façon de lire vieille de plusieurs siècles, le *e-book* réussit à toucher un public beaucoup plus vaste que celui des internautes ou des possesseurs d'ordinateurs. Les maisons de retraite représentent sans doute une cible commerciale privilégiée pour la société Cytale.

Aussi, malgré (ou grâce à) son aspect faiblement innovant par rapport au livre papier, le *e-book* est porteur d'une véritable révolution dans nos pratiques de lecture : pour la première fois, des textes vont être lus sous forme numérique, non pas seulement par des férus d'informatique, des universitaires ou des professionnels, mais par toutes sortes de lecteurs. Jusqu'à présent en effet, l'ordinateur représentait un intermédiaire obligé entre un texte sous forme électronique et son lecteur potentiel. Le caractère immobile de l'écran, l'éblouissement provoqué par le tube cathodique et la fatigue oculaire qu'il engendre, l'utilisation obligée d'ustensiles – le clavier et la souris – qu'il faut savoir manipuler, tout cela rendait l'ordinateur impropre à la lecture. On travaille sur ordinateur plutôt qu'on ne lit. Une expérience réalisée aux Etats-Unis en 1986 faisait d'ailleurs état d'une vitesse de lecture sur écran inférieure de 20 à 30 % par rapport au livre papier, et d'une capacité à déceler les erreurs (fautes d'orthographe notamment) amoindrie d'autant [SCH 86].

A contrario, le *e-book* est exclusivement un support de lecture, et l'effort des fabricants vise prioritairement à concurrencer le livre imprimé en termes de lisibilité et de confort, afin que la technologie mise en œuvre s'efface pour laisser le lecteur s'absorber dans le texte.

Autre différence par rapport à l'ordinateur : l'écran est ici la destination finale du texte numérique. Jusqu'à présent, l'instance électronique n'était souvent qu'une étape avant l'édition papier. Un ordinateur est presque toujours couplé à une imprimante, qui permet de garder trace des textes dignes d'être conservés. Même si, dans les faits, la lecture sur écran s'est grandement développée depuis quelques années, le support électronique reste symboliquement transitoire dans l'accès au texte. On sait d'ailleurs que la consommation de papier a continué de progresser depuis l'utilisation de l'informatique et de l'internet.

Le *e-book* en revanche se présente comme un point d'arrivée : il est soit impossible, soit peu pratique, d'effectuer une sortie imprimante à partir d'une de ces machines. Un ouvrage lu sur *e-book* sera conservé sous forme

électronique, sur une carte-mémoire ou sur le disque dur d'un serveur distant. A moins que le lecteur ne décide d'acheter l'édition papier – si celle-ci est disponible –, il ne connaîtra donc ce texte qu'en version numérique.

Ce changement de statut n'est pas neutre. On peut prévoir que les œuvres destinées à être lues sur ce support, libérées de la référence à l'imprimé, auront tendance à exploiter davantage les ressources propres de l'électronique. Et que les lecteurs de leur côté, s'accoutumant à ce nouveau média, demanderont sans doute à ces œuvres plus d'hypertextualité, d'interactivité et d'évolutivité.

***Open e-book* et XML**

Le langage de balises choisi comme format standard pour les livres électroniques, *Open e-book*, anticipe d'ailleurs cette tendance en offrant quelques possibilités d'écriture non linéaire encore peu exploitées par les ouvrages actuellement disponibles.

Un petit aperçu de ces fonctionnalités est utile pour entrevoir ce qui peut différencier la lecture sur *e-book* de celle d'un livre traditionnel. Le format *Open e-book* a été créé il y a plus d'un an à l'initiative des principaux acteurs de l'industrie du livre électronique aux Etats-Unis : fabricants de *e-books*, éditeurs de logiciels, éditeurs, sociétés de services, etc. Leur but : proposer un format standard qui permette, à partir du même fichier, de distribuer un ouvrage sur plusieurs *e-books* différents.

A première vue, ce format ressemble beaucoup au HTML, le langage du web, qu'on peut observer lors d'une connexion internet en sélectionnant l'option « afficher la source » : les différents éléments d'un texte sont entourés de balises ouvrantes et fermantes du type :

```
<TITRE>Titre de l'ouvrage</TITRE>
```

qui identifient ou donnent des attributs typographiques aux passages qu'elles entourent.

Open e-book est effectivement très proche de la toute dernière version (4.0) d'HTML, avec qui il partage notamment les caractéristiques suivantes :

- une stricte séparation entre la structure d'un texte et sa présentation : les valeurs typographiques affectées à chaque élément du texte sont indiquées dans une feuille de styles distincte. Ainsi, pour adapter un ouvrage aux caractéristiques d'un *e-book* donné – dimensions, écran couleurs ou noir et blanc, etc. –, il suffit de modifier cette feuille de styles ;

- l'accès à tous les alphabets non latins, aux écritures idéographiques et à un très grand nombre de signes spéciaux (typographiques, phonétiques,

mathématiques, chimiques, etc.) grâce à l'encodage universel Unicode. On a donc la possibilité d'éviter l'appauvrissement par rapport au texte imprimé qu'on observe encore souvent sur l'internet ;

– la possibilité de placer un lien hypertextuel d'un passage du texte vers un autre, ou d'un texte vers un autre. En posant son doigt ou son stylet sur un groupe de mots ou une illustration, le lecteur de *e-book* peut ainsi suivre une digression dans le fil d'un récit ou d'un argumentaire, lire un commentaire en incise, bifurquer directement vers un autre texte (pour peu que cette bifurcation ait été prévue par l'auteur, et que cet autre texte se trouve également chargé sur son *e-book*). Une édition savante du *Prince* de Machiavel, publiée aux PUF [MAC 00] et récemment adaptée pour le *e-book*, permet ainsi, en pointant sur n'importe quelle phrase du texte, de basculer vers le texte original en italien, et d'accéder à un réseau extrêmement riche de notes et commentaires.

Outre ces liens – semblables à ceux qui existent sur le web –, la norme *Open-e-book* prévoit une autre façon de circuler de manière non linéaire au sein d'un ouvrage. Il s'agit de la fonction « Tours ». Elle permet à l'auteur de proposer un nombre illimité de parcours différents de son texte, parcours alternatifs à la lecture dans l'ordre des pages. L'édition du *Prince* précédemment citée propose par exemple plusieurs parcours autour de certains mots-clés de la langue de Machiavel, ainsi qu'autour des personnages historiques et des groupes de protagonistes apparaissant dans l'œuvre ou dans l'apparat critique.

Mais, plus encore que ses fonctionnalités actuelles, c'est l'évolution annoncée de la norme *Open e-book* vers une prise en charge complète du langage XML (et notamment de la proposition XML Linking, sur laquelle nous allons revenir) qui est porteur de nouveauté dans la façon d'écrire et de lire sur *e-books*. Cette évolution n'est elle-même pas dissociable de la transformation prochaine de ces machines d'un fonctionnement *off line* à un fonctionnement *on line*.

Une limitation importante des *e-books* réside en effet dans leur mode d'utilisation : le lecteur se connecte à l'internet *via* une prise téléphonique, télécharge un texte, pour le lire une fois déconnecté. Même si ce fonctionnement a le mérite de rassurer les éditeurs, comme on l'a dit plus haut, il paraît d'une certaine manière archaïque à l'heure des téléphones portables et du *Wap*. Déjà, certains fabricants annoncent une connexion internet sans fil, et *Cytale*, outre les fonctions dédiées à la lecture d'ouvrages téléchargés, permet également de naviguer sur le web comme à partir d'un Macintosh ou d'un PC. Le coût des télécommunications étant amené à baisser de façon régulière ces prochaines années, on peut raisonnablement prévoir que le *e-book* se comportera à l'avenir davantage comme un outil de

lecture en ligne d'ouvrages accessibles sur l'internet, la facturation – quand facturation il y a – s'effectuant en fonction des pages lues (sans que soit forcément remise en cause la possibilité de télécharger et d'archiver un ouvrage intégralement). Lors de la dernière assemblée de l'« Open e-book Forum » (réunissant les entreprises et les institutions associées à l'évolution du standard) en mai 2000, une commission « Digital Rights Management » a été créée, avec pour objet de proposer des modèles de protection des droits d'auteurs dans cet environnement ouvert. Lorsque ce cap sera franchi, rien ne s'opposera au passage du stade de la distribution en ligne à celui de l'édition en ligne, au véritable sens du terme.

C'est là que les fonctionnalités proposées par la norme XML Linking (sous les noms de Xlink et Xpointer), déjà évoquées dans la spécification 1.0 de l'*Open e-book*, auront l'occasion de jouer tout leur rôle. En voici trois parmi les plus intéressantes, du point de vue de l'écriture.

La transclusion

C'est un type de lien imaginé il y a déjà trois décennies par Theodore Nelson, dans son projet d'hypertexte distribué à l'échelle mondiale, *Xanadu*. Il s'agit d'un lien se déclenchant de façon automatique (le lecteur n'a pas à pointer dessus pour l'activer), et dont la cible s'insère à l'emplacement du point d'ancrage (plutôt que de remplacer le texte de départ, comme c'est le cas le plus souvent sur l'internet). Par exemple, pour citer dans un texte une traduction française du premier fragment du *Poème* de Parménide, disponible à l'adresse internet www.parmenide.fr, je placerais la balise suivante :

```
<citation
href="http://www.parmenide.fr/poeme.xml#root().child(1,fragment)"
actuate="auto" show="embed" />
```

En rencontrant ce code, le dispositif de lecture ira chercher le fragment sélectionné et l'affichera dans mon texte à la place de la balise. Ainsi, d'une part je ne déposséderai pas le traducteur de son travail par une duplication incontrôlable, source possible de déformation et d'utilisation illégitime ; d'autre part, mon texte bénéficiera instantanément des corrections, modifications ou annotations que l'éditeur pourra être amené à faire dans cette traduction.

Les liens exclus

Dans le langage HTML, le point de départ d'un lien hypertexte doit être indiqué par une balise entourant un morceau de texte ou une image. Il est donc impossible de placer un lien à partir d'un texte auquel on a accès

seulement en lecture. En XML en revanche, on peut créer dans un texte X un lien menant d'un texte Y vers un texte Z. Imaginons par exemple que je souhaite proposer un commentaire sur la traduction de Parménide précédemment citée, je pourrai insérer dans mon texte les balises

```
<xlink>
  <locator
href="http://www.parmenide.fr/poeme.xml#root().child(1,fragment)" />
  <locator
href="http://www.parmenide.fr/poeme.xml#root().child(8,fragment)" />
  <locator
href="http://mon_adresse_url/a_propos_de_la_justice.xml#root()" />
</xlink>
```

qui placeront des liens vers ma page « a_propos_de_la_justice » à partir des fragments 1 et 8 du *Poème* (bien sûr, ces liens ne seront visibles que par les lecteurs ayant auparavant chargé le texte contenant ces balises).

Les liens étendus

En HTML, un lien est simple et unidirectionnel : il mène d'un endroit à un autre, et seule la fonction « précédent » sur le navigateur permet de revenir en arrière. En XML, un lien peut être étendu : il est dans ce cas multiple (pointant vers un nombre illimité de cibles) et bidirectionnel (chaque cible est également un point de départ vers les autres extrémités du lien).

On devine aisément les potentialités que recèlent ces fonctionnalités, décrites dans la norme XML Linking. Hélas, même si XML est amené à devenir à moyen terme le langage, non seulement des *e-books*, mais également du web dans son ensemble, aucun des principaux navigateurs internet ne les prend actuellement en charge (et, *a fortiori*, aucun *e-book* commercialisé à ce jour). On pourra pourtant en expérimenter la richesse en téléchargeant le navigateur XML *Hybrick*, disponible en version bêta auprès des laboratoires Fujitsu (www.fujitsu.co.jp/hypertext/free/HyBrick/en/).

Un nouveau statut pour l'écriture

Il est certes hasardeux de vouloir prédire, à partir d'innovations technologiques, les comportements culturels auxquels ces nouvelles fonctionnalités donneront lieu. Particulièrement dans le cas de la lecture et de l'écriture, dont les pratiques se sont transmises de génération en génération de manière presque inchangée au cours des siècles précédents, malgré des évolutions techniques non négligeables. Pourtant, si les *e-books* prennent la place qui leur est prédite dans les cartables des écoliers, les sacs

à dos des étudiants, les mallettes des professionnels et les valises des vacanciers, un bouleversement s'accomplira très vraisemblablement dans notre relation à la communication écrite. Tout ce que l'écrit incarnait jusqu'à présent se trouve en effet remis en cause s'il se propage désormais sous forme électronique :

- la trace, l'inscription dans la durée : sous forme numérique, ce qui est écrit n'est pas inscrit ;
- l'universalité et la règle : s'adaptant au parcours du lecteur et interagissant avec lui, le texte perd son statut de référence ;
- la distanciation et la médiation : plongé dans l'instantané, l'écrit devient le lieu d'une communication immédiate et d'une proximité réservées jusqu'alors à l'oralité.

Bien sûr, ces considérations sont autant d'arguments pour rappeler le rôle du support papier et mettre en doute sa disparition au profit d'un écrit « tout numérique ». Il reste que, même en concevant une répartition des rôles – les fonctions d'archivage, de transmission et de référence restant dévolues à l'imprimé, et celle de communication tendant à être prise en charge par le texte électronique –, c'est bien une profonde modification du statut de l'écrit dans notre vie quotidienne qu'annonce le développement des *e-books*.

D'un point de vue éditorial, on peut notamment entrevoir les évolutions suivantes. Tout d'abord, la remise en cause de la notion d'achèvement d'une œuvre. Accessible en ligne, un texte appartient toujours à son auteur. Le cordon ombilical n'est pas coupé. L'écrivain peut à tout moment effectuer une correction ou apporter un développement. Et cette possibilité se transforme en devoir lorsque le sujet touche à la transmission des connaissances, à des prises de position politiques ou philosophiques. Le concept de « transclusion », s'il se développe, accentuera encore cet aspect : l'instance électronique d'un ouvrage demeurant unique, sa mise à jour s'effectuera d'elle-même sur toutes ses occurrences transclusives (éditions bilingues, extraits à vocation publicitaire, citations, références, etc.). Restant ainsi maître de son œuvre, l'auteur se trouve en retour attaché à elle : il n'est plus créateur d'un produit fini, destiné à mener une existence autonome, mais producteur d'un travail en devenir.

En même temps, dans un mouvement inverse, l'omnipotence de l'auteur sur son œuvre se trouve amoindrie par le fait qu'un lecteur peut y ajouter ses propres liens et commentaires. On rencontrera alors plusieurs « couches d'autorité » sur un même texte. Prenons par exemple la nouvelle de Balzac *Sarrasine* « étoilée » et découpée en fragments par Roland Barthes dans *S/Z* [BAR 70]. Mise en ligne, cette fragmentation peut se trouver commentée par

un troisième auteur à la lumière des développements récents de l'hypertexte, commentaire lui-même enrichi ou critiqué par un quatrième, etc. Une telle multiplicité d'interventions ne constitue pas une nouveauté en tant que telle, mais avec le développement des liens exclus et transclusifs, ce qui était une exception peut devenir la norme. Ainsi, on attendra d'un essayiste qu'il intègre dans son ouvrage les textes ou les extraits de textes auxquels son essai répond de façon directe ou indirecte. Si aucune raison technique, légale ou économique ne s'y oppose, ne pas le faire reviendrait à masquer au lecteur la relation intertextuelle qui relie son œuvre à celles d'autres écrivains. Du coup, la distinction entre auteur et lecteur s'amenuise. L'auteur est avant tout un lecteur – qui ne le cache pas, et qui cite ses sources –, et le lecteur peut « écrire sa lecture » par des annotations et des liens accessibles à ceux qui liront à sa suite. En ce qui concerne l'évolution de nos pratiques de lecture, les tendances suivantes peuvent également être esquissées.

Le développement du multimédia

Même si la puissance des machines reste pour l'instant un frein important, il est probable que cette barrière sera vite franchie. Le *eBookman* de la société Franklin permet ainsi de télécharger, outre des livres électroniques, plus de 12 000 livres audio et les millions de fichiers musicaux MP3 disponibles sur le web. Les améliorations attendues d'ici deux ans au niveau des écrans, l'accélération prévisible des processeurs et l'augmentation des capacités de mémoire, alliées à une standardisation des formats que ce nouveau marché va sans doute précipiter, transformeront le *e-books* en support privilégié pour l'accès aux créations hypermédiées, et plus généralement, à toutes les ressources sonores et picturales diffusées sur l'internet.

La fin des médias multiples

Le *e-book* a la prétention de devenir un support généraliste pour toutes les communications écrites : outre l'édition de livres, de nombreux contrats ont été signés avec les maisons de presse pour la diffusion de quotidiens ou de magazines ; la transmission de documents à usage professionnel – voire de courriers personnels – entre également dans ses attributions. On peut donc s'attendre à un risque d'indistinction des messages, jusqu'alors clairement différenciés par la forme matérielle de leur support. Et comme cette indistinction s'avère forcément préjudiciable à la qualité de la communication qui doit s'instaurer entre l'auteur et le lecteur (cette dernière faisant en grande partie appel au non-dit que le média véhicule), on verra vraisemblablement s'instaurer un nouveau jeu de codes et d'attributs

permettant à chacun de reconnaître le type de message transmis. A la typologie actuelle des textes (article de presse, documentation technique ou commerciale, texte littéraire, communication savante, courrier, etc.), largement influencée par les caractéristiques et le mode de distribution des médias qui les supportent, succèdera d'ailleurs peut-être une segmentation légèrement différente, centrée exclusivement sur la mission qui leur est conférée.

L'essor de la communication écrite

On sait en effet que l'écrit, au cours du xx^e siècle, s'il a assumé pleinement sa mission de témoignage, de référence et de transmission dans la durée, a en revanche cédé progressivement une partie de son rôle de communication à d'autres médias – téléphone, radio, télévision. Ce siècle étant justement celui de la réduction des distances, de l'immédiateté, de la communication de masse, celle-ci s'est accompagnée d'une baisse relative de la lecture dans les pratiques culturelles, baisse largement compensée il est vrai par les progrès de l'alphabétisation. Il reste que les jeunes Français font plus souvent appel pour s'informer à la radio qu'au journal, pour apprendre au discours d'un professeur qu'à l'édition de connaissances, pour se distraire au cinéma ou à la télévision qu'à la littérature romanesque. Le développement des *e-books*, en faisant entrer l'écrit dans la sphère de l'instantanéité et de l'interactivité, va très certainement accroître un phénomène qu'on peut déjà observer depuis l'apparition de l'internet : l'utilisation plus fréquente de l'écriture pour les échanges entre les individus, ainsi que pour la diffusion d'information et de savoir.

Conclusion

La commercialisation en France des premiers *e-books*, en ce mois d'octobre 2000, est un événement qu'il faut apprécier à sa juste mesure. Non que ces machines matérialisent un concept vraiment nouveau : le *e-publishing* ne les a pas attendues pour se développer, et le premier prototype de *e-book* – le *Dynabook* d'Alan Kay [GAS 00] – date tout de même de 1968. Ni qu'elles présentent des fonctionnalités bouleversant soudainement notre manière de lire et d'écrire. Ni même que la nouvelle relation à l'écrit qu'elles préfigurent, telle que nous avons tenté de l'évoquer, constitue en soi une nouveauté : elle fait l'objet de recherches littéraires et universitaires depuis plusieurs décennies, et pour une plus ample exploration de cette question, on pourra se référer aux textes de Bush [BUS 45], Nelson [NEL 74], Trigg [TRI 83], Landow [LAN 93], Balpe [BAL 90] ou Bolter [BOL 91].

Ce qui est essentiel, c'est tout simplement l'existence commerciale de ces « machines à lire », et la conjonction de facteurs techniques, économiques et sociologiques qui jouent en leur faveur. Cheval de Troie du texte numérique auprès du grand public, le *e-book* marque sans doute le point de départ d'une mise en application à grande échelle des recherches et expérimentations menées dans ce domaine depuis l'invention de l'informatique.

A quel rythme s'effectuera son implantation ? L'avenir proche va nous donner des éléments de réponse. Autant que par les réticences des utilisateurs potentiels ou par le coût des composants, l'essor du *e-book* sera freiné par l'important travail de numérisation, de conversion et de structuration des fonds éditoriaux qu'implique leur mise en ligne. Il reste que, comme pour d'autres applications, l'évolution exponentielle des performances de l'électronique agira pour accélérer le mouvement.

Plus intéressante est la question de savoir comment seront exploitées les formidables potentialités offertes par la banalisation du texte électronique. Les liens hypertextes seront-ils principalement d'ordre publicitaire ? L'interactivité servira-t-elle en premier lieu à renseigner des bases de données commerciales ? L'auto-générativité sera-t-elle le moyen d'aiguiller le lecteur loin des « mauvais » textes ? La réponse à ces questions dépend pour une large part de l'aptitude des éditeurs à comprendre ces nouvelles fonctionnalités et à les utiliser au profit de leur mission : la transmission et la valorisation des contenus. A l'heure où le livre entre de plain-pied dans la sphère d'activité des *majors* mondiaux de l'informatique, cet enjeu est tout à fait d'actualité.

Bibliographie

- [BAL 90] BALPE J.-P., *Hyperdocuments, hypertextes, hypermédias*, Paris, Eyrolles, 1990.
- [BAR 70] BARTHES R., *S/Z*, Paris, Seuil « Points Essais », 1970.
- [BOL 91] BOLTER J. D., *Writing Space. The computer, hypertext and the history of writing*, Hillsdale, New Jersey, 1991.
- [BUS 45] BUSH V., « As We May Think », *The Atlantic Monthly*, juillet 1945, version électronique réalisée par Denys Duchier, avril 1994, <http://vax2.rain.gen.mo.us/~layers/VBUSH>.
- [DEB 00] DEBRAY R., *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF « Premier Cycle », 2000.
- [GAS 00] GASH S., « Alan Kay », <http://ei.cs.vt.edu/~history/GASCH.KAY.html>
- [LAN 93] LANDOW G. P., *Hypertext : the Convergence of contemporary critical theory and technology*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 3^e éd., 1993.

[MAC 00] MACHIAVEL, *Le Prince*, traduction et commentaire J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, PUF « Fondements de la politique », 2000.

[NEL 74] NELSON T. H., *Compute Lib/Dream machines*, Seattle, Microsoft Press, 1974.

[NEL 81] NELSON T. H., *Literary Machines*, Swarthmore, publié à compte d'auteur, 1981.

[NOI 00] NOIVILLE F., « Le livre entre dans l'âge du virtuel », *Le Monde*, 3 mars 2000.

[SCH 86] SCHELL D.A., « Research notes - 1986 », *Monthly newsletter of the document design center*, 1993, cité par PELLETIER, « Les ordinateurs : variables ergonomiques à considérer en milieu d'enseignement », *Educatechnologies*.

<<http://www.fse.ulaval.ca/fac/ten/reveduc/html/vol1/no3/ordi.html>>

[TRI 83] TRIGG R., *A network-based approach to text handling for the online scientific community*, Department of Computer Science, University of Maryland, nov. 1983.

<<http://www.parc.xerox.com/spl/members/trigg/thesis/thesis-chap4.htm>>